

Allocution de M. Michel Casevitz , Président de l'Association
Michel Casevitz

Citer ce document / Cite this document :

Casevitz Michel. Allocution de M. Michel Casevitz , Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 119, Juillet-décembre 2006. pp. 16-21;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2006_num_119_2_4667

Fichier pdf généré le 19/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 JUIN 2006

ALLOCUTION DE M. MICHEL CASEVITZ

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Pour la dernière fois que je prends la parole à cette place, je voudrais vous remercier de m'y avoir installé par vos votes, parce que d'abord j'ai pu essayer d'encourager les études grecques – comme nous le faisons tous obstinément malgré les désillusions, fréquentes pour ne pas dire permanentes – et aussi parce que vous m'avez inscrit dans une lignée où m'ont précédé, entre autres, mes deux maîtres, François Chamoux et Pierre Chantraine, grâce auxquels j'ai appris l'histoire de la langue et des mots grecs. À eux et à vous, je dois le sentiment que j'éprouve d'avoir œuvré pour préserver notre patrimoine commun.

En cette fin d'exercice, je veux aussi saluer ceux qui nous ont quittés et qui, membres de notre association, ont apporté leur pierre chacun à sa manière. L'année a été fort cruelle en nous privant de la présence de membres éminents, en particulier de deux anciens présidents de notre association.

J'évoquerai d'abord Jean Irigoïn (qui publia ses thèses sous le nom de Jean Irigoïn-Guichandut), qui était membre de l'association depuis 1947 et la présida en 1977. Il est mort le 28 janvier – le même jour que le père Testard, que j'évoquerai plus tard ; il était né en novembre 1920 à Aix-en-Provence. Après des études secondaires à Saint-Louis-de-Gonzague à Paris, puis supérieures à la Sorbonne et à la IV^e section de l'EPHE, il fut professeur aux lycées d'Aix-en-Provence (1945), puis de Digne (1945-1946) et obtint l'agrégation de grammaire en 1946. De 1946 à 1948, il dirigea la section culturelle du groupe français du Conseil de Contrôle interallié à Berlin. De 1948 à 1952, il fut stagiaire, puis attaché de recherches au CNRS, où il put soutenir ses thèses : « Histoire du texte de Pindare » (thèse principale, 430 pages, parue chez Klincksieck en 1952), et « Recherches sur les mètres de la lyrique grecque » (thèse secondaire, 106 pages, parue chez Klincksieck, même date).

Ces deux titres préfigurent – sans l'amplifier – l'immensité du domaine où Jean Irigoïn, élève de Chantraine et de Dain, s'illustra. En effet, J. Irigoïn n'a cessé d'étudier les textes des poètes (de la lyrique chorale d'abord, cf. la préface de sa thèse principale) et des prosateurs ; directeur de la section grecque de la CUF pendant trente-cinq ans, il s'intéressa en fait à la tradition textuelle de tous les auteurs. Mais je reviendrai sur cette partie de son œuvre et sur celle qui concerne les mètres de la lyrique.

Après ses thèses et un bref séjour en Allemagne, où il connut Bruno Snelle et participa aux débuts du *Lexicon des frühgriechischen Epos* (qu'on consulte par exemple

l'article ἀλώη), il fut nommé maître de conférences (à l'époque, c'était le début de la carrière d'un professeur) à Poitiers et rédigea une thèse de l'EPHE sur « les scholies métriques de Pindare », publiée dans la collection de la bibliothèque de l'EPHE, chez Champion, en 1958. Il succéda à A. Dain en 1964 à la tête de la CUF (section grecque) et à l'EPHE en philologie grecque. En 1965, il fut élu à Nanterre, sur la chaire de philologie grecque, où il retrouva Jacqueline Duchemin, venue elle aussi de Poitiers. En 1972, il prit la succession de Jean Humbert à la Sorbonne (Paris IV), puis il fut élu en 1985 à la chaire de tradition et critique des textes, au Collège de France, où il assura brillamment la présence du grec après Jacqueline de Romilly. En 1981, il avait été élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Signalons aussi le rôle qu'il joua à la FIEC, qu'il présida.

Dans les années 80, il joua un rôle éminent et même prééminent au CNU et je fus à un moment à ses côtés en tant que vice-président, situation exceptionnelle pour notre huitième section, qui avait un président et un vice-président tous deux hellénistes.

Jean Irigoïn laisse une œuvre considérable dans un vaste domaine : ses trois thèses, son édition de Bacchylide dans la CUF (avec L. Bardollet et J. Duchemin), ses articles (réunis en partie dans un volume de 1997 et dans un autre volume, encore plus ample, en 2003, parus tous deux aux Belles Lettres). On ne peut plus parler de paléographie, de codicologie, d'ateliers de copistes, de collections de manuscrits (de philosophes, d'historiens, de poètes) sans mentionner les travaux de Jean Irigoïn, remarquables par l'esprit de finesse allié à l'esprit d'analyse. Il a toujours manifesté une extrême rigueur pour traiter de chaque question, en matière codicologique ou par exemple pour établir un appareil critique. Il pratiqua les mathématiques appliquées pour l'établissement des textes lyriques (notamment pour les parties lyriques de la tragédie) et ses auditeurs étaient éblouis par ses démonstrations, en cours ou dans ses conférences. Ce qui est aussi remarquable, c'est l'intérêt qu'il a toujours accordé aux nouvelles techniques pour faire parler les manuscrits les plus obscurs, pour classer les manuscrits, etc. Il organisa plusieurs colloques (au CNRS notamment) pour faire connaître les nouvelles découvertes et son action internationale fut importante.

La rigueur extrême de Jean Irigoïn n'engendrait aucune sécheresse et je veux juste donner deux exemples de grandeur et de délicatesse. Je connais un de nos anciens étudiants – il y a une quarantaine d'années – qui avait des difficultés d'intégration tenant à une santé précaire ; c'est Jean Irigoïn qui a réussi à le tirer d'affaire et à lui faire obtenir un poste au CNRS où il a pu donner toute sa mesure. Le deuxième exemple me permettra d'assurer la transition : soucieux d'environnement, Irigoïn fut un des rares académiciens à signer une pétition flétrissant l'utilisation du chalut pélagique, dangereux pour les dauphins.

En l'occurrence, il partagea le sentiment de Pierre Amandry, qui, lui, est mort le 21 février, à 93 ans. Né en 1912, il avait été reçu à l'ENS en 1933 ; agrégé des lettres en 1936, il entra à l'École Française d'Athènes en 1937 et en devint secrétaire général en 1942, et le demeura jusqu'en 1949. Venu soutenir ses thèses à Paris en 1950, il devint assistant à la Sorbonne puis professeur au lycée de Troyes (1950), maître de conférences (1951) puis professeur (1955) à la Faculté de Strasbourg, avant de revenir à Athènes comme directeur de l'EFA (1969-1981).

Il fut élu en 1972 à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et fut membre notamment de la British Academy, de l'Académie Royale de Belgique, de l'Académie d'Athènes et de l'Académie dei Lincei à Rome. Il fut président de notre association en 1987. La thèse principale de Pierre Amandry, qui reçut l'imprimatur en 1949 et parut en 1950 (chez de Boccard à Paris), a pour intitulé : « La mantique apollinienne à Delphes, essai sur le fonctionnement de l'oracle » ; le sujet avait été l'objet d'un Diplôme d'Études Supérieures (DES) en 1935, sous la direction de Charles Picard, qui dirigea aussi la thèse (la thèse secondaire, « La colonne des Naxiens et le portique des Athéniens : *FD* II, est parue en 1953). Les remarques du jury (composé aussi de Daux, de I. Coste-Messelière, Demangel) sont, selon Amandry lui-même, venues enrichir la thèse.

Ce qui frappe dès qu'on a en main le volume (239 pages + un appendice), c'est la concision de l'ouvrage, qui se manifeste dès le début par la brièveté de la bibliographie (p. 7 à 13, avec un court résumé pour chaque publication citée). Ce qui m'a rappelé le vœu de Pierre Chantraine quand je commençais à travailler sous sa direction : « Sachez faire court ! » Nous sommes loin, avec la thèse d'Amandry, des énormes et souvent indigestes volumes multiples constituant naguère la majorité des thèses d'État, avant que, grenouilles enflées, elles ne finissent par... crever.

L'apport d'Amandry dans sa thèse est d'ordre historique : il s'oppose à Bouché-Leclercq qui, dans son *Histoire de la divination*, remarquait que « l'enthousiasme prophétique [était] inhérent à la religion d'Apollon et que celle-ci a commencé par où elle a fini ». Pierre Amandry présente un état des questions et aussi le recueil des textes concernant le fonctionnement de l'oracle delphique. Ce recueil de textes est réduit car Amandry apprend que Parke (avec Wormell) était en train de réunir les textes en prose et en vers ainsi que les inscriptions. Une première partie traite des méthodes de divination, avec un premier chapitre consacré aux « idées traditionnelles », celles concernant le « délire de la Pythie » – avec l'interprétation des prêtres en fin de parcours –, devenu un *topos* depuis... l'*Histoire des oracles*, de Fontenelle, l'essentiel étant tiré de Lucain, Saint-Jean Chrysostome, Pausanias, Lucien, Aristophane, Plutarque. Amandry montre, à propos des manifestations hystériques de la Pythie qu'elles ne figurent nulle part dans les textes anciens, même chez Plutarque, pourtant prêtre d'Apollon pythien.

Aussi bien, Amandry examine ensuite les autres méthodes rapportées : la cléromancie, par agitation des sorts dans une phiale ou dans la cuve du trépied ; l'oniro-mancie, qui n'est pas sûrement pratiquée à Delphes ; la révélation extatique, telle que l'analyse Platon : c'est l'homme en proie à la *mania* (le *furor*, cf. le *De Divinatione* de Cicéron), d'où, avec adjonction de -t-, la *mantikè* (cf. *Timée* 71 e – 72 b et *Phèdre* 244 d) ! On a donc deux modes divinatoires, l'un intuitif (*atechnos*) et d'essence divine, avec *enthousiasmos*, l'autre savant et fondé sur l'art et l'étude (*technicos*). C'est la philosophie, le stoïcisme, puis les chrétiens, qui ont imposé l'image de la Pythie en proie au désordre mental. Or l'état d'extase de la Pythie n'est attesté ailleurs que par Diodore de Sicile (XVI, 26) et Strabon (IX, 3, 5), parlant de souffle, parvenant par une caverne, une crevasse : une vapeur inspiratrice (cf. *Du sublime*). Mais quelle est la nature exacte de l'inspiration de la Pythie ?

Amandry indique aussi d'autres méthodes de divination, lâchement reliées à Delphes : l'ornithomancie, l'extispicine et l'empyromancie, l'aleuromancie ou alphetomancie, la dendromancie, la ventiloquie (utilisée par les faux prophètes, à partir de l'Empire romain). L'auteur mentionne aussi les monuments figurés attestant diverses méthodes. Dans la deuxième partie, c'est le mode de consultation qui est étudié : la fréquence des consultations, la taxe sacrificielle, le sacrifice préliminaire, puis le personnel de l'oracle, le rôle du laurier, celui du trépied et enfin le formulaire de l'oracle. Dans une troisième partie, l'auteur examine l'histoire et la légende. Il dresse un panorama des oracles grecs, égyptiens, sémitiques et italiques, puis parle de la crise de l'oracle, de Dionysos dans ses rapports avec l'oracle, de l'oracle de la Terre, et donne ses conclusions d'archéologue sur la crevasse et les émanations : il n'y a nulle trace de fissure dans l'adyton du temple de Delphes. Le dernier chapitre tient lieu de conclusion, sur la formation de la légende. Je cite ces phrases finales, fondamentales : « La doctrine matérialiste des émanations telluriques, issue des écoles aristotélicienne et stoïcienne, trouve un précieux appui dans la version, accréditée par les poètes et les théologiens, des origines chthoniennes de l'oracle. Les deux doctrines opposées en viennent à se fondre dans les croyances de l'époque impériale : une cause matérielle et surnaturelle à la fois provoque l'extase de la Pythie. » Nous nous sommes attardé sur cette thèse parce qu'elle nous semble d'importance capitale (et en étudiant *mantis*, nous nous sommes aperçu que nous aboutissions dans l'étude sémantique, à une conclusion parallèle). Mais les nombreux articles d'Amandry sur la Grèce ancienne (sur l'architecture, l'épigraphie delphique, l'art grec, sur les rapports économiques et artistiques entre le Proche-Orient et la Grèce) ne constituent pas le seul domaine où il s'est illustré : il aimait la Grèce de toutes les époques et il a fait connaître au

public français la littérature de la Grèce moderne et contemporaine : ainsi il fut le traducteur du « Christ recrucifié » de Nikos Kazantzakis (paru en 1955 chez Plon).

Ce qui relie Pierre Amandry à Pierre Canivet, mort en mars 2006, c'est l'intérêt porté à la religion, d'un point de vue certes bien différent. Pierre Canivet (je remercie ici Jean Bouffartigue et Jean-Noël Guinot, qui m'ont communiqué des renseignements d'autant plus utiles que la discrétion de l'homme l'ont aidé à rester presque mystérieux pour qui veut l'évoquer) est né en novembre 1916 ; il fut jésuite, puis s'en alla enseigner à Montréal et finalement fut élu professeur à Paris X – Nanterre.

Il était encore jésuite quand il publia sa thèse en 1958, chez Bloud et Gay, dans la Bibliothèque de l'Histoire de l'Église (le livre a été réimprimé en 2001). Le *nihil obstat* est signé du Père des Places (sept. 1956) et l'*imprimatur* date de 1957. L'ouvrage, comprenant 332 pages, un Excursus : « La christologie dans la *Thérapeutique* », des index, de courts addenda et errata, est intitulé : « Histoire d'une entreprise apologétique au v^e siècle » C'est un moment crucial de l'Histoire ecclésiastique, dans la première moitié du siècle en Orient, dans la région d'Antioche de Syrie, où se situe la rencontre entre l'Église et le monde non-chrétien, moment crucial qui coïncide avec la *Thérapeutique des maladies helléniques*, composée par Théodoret (qui n'est pas encore de Cyr) dans les années 420-423, encore moine près d'Apamée avant qu'il ne devienne évêque de Cyr. C'est en effet l'époque où l'Église triomphe du paganisme.

Cette première moitié du v^e siècle offrait matière plus aisée pour étudier les conditions de l'apologétique contre les Juifs et les Grecs, grâce aux travaux de Paul Petit (sur les étudiants de Libanios à Antioche), de Lacombrade, du Père Saffrey, de Marcel Simon et d'autres. Canivet a pu ainsi examiner les conditions dans lesquelles Théodoret a pu composer sa *Thérapeutique*, en étudiant le milieu social antiochéen, les écrits anti-juifs de Théodoret, la polémique contre l'hellénisme, puis la méthode de Théodoret, la façon dont il utilise les textes profanes, les sources de ses citations. Dans une dernière partie, Canivet examine la culture profane de Théodoret, ses sources sûres (les *Placita* d'Aetios, son résumé : l'Épitomé de Plutarque, la *Vie des philosophes* de Porphyre), Eusèbe plutôt que Clément, Platon, etc. Une vaste culture qui intègre les philosophes.

Théodoret resta ensuite au centre de l'œuvre de Pierre Canivet : il publia les deux volumes de l'*Histoire des moines de Syrie*, en 1977, aux Sources chrétiennes, une monographie sur « le monachisme syrien selon Théodoret de Cyr », en 1977 ; et en juin 2006 a paru au Cerf le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret, texte de Léon Parmentier et Günther Christian Hansen (1998), traduit par Canivet, traduction revue et annotée par Jean Bouffartigue, Annicj Martin, Luce Pietri et Françoise Thélamon. Mais Canivet fut aussi un homme de terrain : avec son épouse Marie Teresa, il dirigea les fouilles du site paléochrétien de Huarte en Apamène, ce qui les conduisit à publier en 1988 : « Huarte, sanctuaire chrétien d'Apamène, iv^e / vi^e s. » (éd. Geuthner). Jusque dans les derniers temps, Pierre Canivet recevait régulièrement ses collègues pour travailler à l'*Histoire ecclésiastique*. La vie de Canivet a été ainsi en grande partie vouée à la sauvegarde de Théodoret.

Le 21 avril 2006, est morte à 77 ans Odette Touchefeu née Meynier, professeur honoraire de grec ancien et d'iconographie antique à l'Université de Nantes. Elle était l'auteur d'une thèse fort prisée : « Les thèmes odysseens dans l'art antique », soutenue en 1968 et publiée chez Boccard en 1969. Sa thèse secondaire est un volume du *Corpus Vasorum antiquorum*, catalogue du musée de Limoges, le volume CVA France 24, paru en 1969 (et qui comprend aussi le catalogue du musée de Vannes). Elle publia par la suite, en 1997, un autre volume de la même collection (catalogue du musée Dobrée de Nantes, CVA France 36).

Assistante en 1967 à la faculté de Nantes, Odette Touchefeu-Meynier y fut nommée professeur en 1987. Auteur de nombreux articles sur l'iconographie, collaboratrice du *LIMC* (*Lexicon iconographicum mythologiae classicae*), elle eut aussi une importante activité pédagogique, animant des associations portant la bonne parole telle *Hermès*, publiant dans la Documentation photographique un « Homère, un héritage », un dossier

« Images d'Héraklès » en 1991, etc. Elle travailla aussi avec l'APLG (Amicale des professeurs de latin et de grec, elle en était la présidente d'honneur), avec la CNARELA : elle avait noué des liens chaleureux dont les réactions après sa mort ont éloquentement témoigné.

Très active, elle réussit quand même à élever sept enfants et, après la longue maladie de son mari, notre collègue Maurice Touchefeu, professeur de latin à l'Université de Nantes, elle dut elle-même vivre avec de graves problèmes oculaires. M^{me} Touchefeu-Meynier s'était acquis l'estime et la vive amitié de ses collègues, de ses étudiants, et les études grecques lui doivent beaucoup.

Je voudrais encore évoquer la mémoire de trois savants, sans savoir s'ils furent à un moment donné membres de notre association. Roger Arnaldez, qui nous a quittés cette année, était né en 1911. Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, il enseigna la philosophie au lycée de Mont-de-Marsan (1937-1938), au lycée français du Caire (1938-1939), puis, à son retour de captivité, il fut sous-directeur de cet établissement (1945-1946) ; attaché culturel au Caire (1948-1950), il fut ensuite professeur de philosophie à l'Université d'Héliopolis (1950-1955) avant de revenir en France, d'abord à Bordeaux comme professeur de langue et de littérature arabes (1955-1957), puis à Lyon comme professeur de philosophie et de civilisation musulmanes (1956-1968) ; il fut enfin nommé, à l'Université de Paris IV – Sorbonne, professeur de philosophie musulmane et d'islamologie, directeur de l'ERA de lexicologie arabe. Élu en 1969 à l'Académie des sciences morales et politiques, il y avait succédé à P.-M. Schuhl. Son séjour à Lyon lui fit faire connaissance avec Jean Pouilloux, avec qui il conçut le projet d'éditer Philon d'Alexandrie aux éditions du Cerf. Il publia lui-même cinq volumes de Philon (édition, introduction, traduction et notes) : il mérite bien des études grecques.

Pareillement, le père Maurice Testard, mort à 85 ans en janvier 2006, bien qu'il fût principalement latiniste – comme André Mandouze, mort récemment –, mérite une pensée des hellénistes, en souvenir des maîtres dont il suivit l'enseignement, tels Alphonse Dain et Pierre Courcelle. Saluons aussi la mémoire du Québécois Maurice Lebel, mort à Québec en avril dernier, à l'âge de 96 ans. Après des études en Sorbonne et à l'Université de Londres, il devint Professeur à l'Université Laval de Québec. Parmi la quarantaine de livres dont il est l'auteur, signalons son livre sur les images dans la poésie de Sophocle, son édition du *De transitu* de Guillaume Budé (1973), celle du *De philologia* du même auteur (1989), ainsi que l'édition critique, avec Germaine Aujac, de la *Synthesis* de Denys d'Halicarnasse, première contribution canadienne à la *CUF*. Docteur *honoris causa* de cinq universités canadiennes et de deux universités européennes (dont celle de Rennes), il présida à plusieurs reprises la Société canadienne des études classiques (1953, 1954) et fut, entre autres, directeur de l'Union académique internationale (1964-1972). Pour beaucoup et pendant longtemps, le « doyen Lebel » (il fut doyen de la Faculté des Lettres de Laval de 1957 à 1963) résuma à lui seul les études grecques au Canada.

Comme vous l'avez entendu, l'année fut dure pour les antiquisants et en particulier les hellénistes. Cependant, la vie de l'Association a continué et nous ne devons pas seulement dénombrer les pertes ; nous avons accepté neuf nouveaux membres, soit moins que l'an dernier. Notre trésorier veillera certainement à les « fidéliser »...

Grâce à notre secrétaire générale, Valérie Fromentin, nous avons pu entendre des communications de haute tenue, qui ont concerné divers domaines de notre discipline. Certes, la séance commune que, comme chaque année, nous devions tenir avec les latinistes, a été annulée – conséquence des « événements » –, mais nous avons tout de même entendu au total onze communications, chacune d'elle suivie de questions et d'observations enrichissantes, du moins c'est ce qu'il m'a semblé.

En novembre de l'an dernier, lors de la séance de rentrée, Vincent Azoulay, que nous avons couronné cette année-là pour son ouvrage sur Xénophon, nous a entretenus d'Isocrate, sur le temps, l'espace et le pouvoir dans le *Panegyrique*, le *Plataïque*, l'*Archidamos*. Le mois suivant, Tiziano Dorandi a étudié le poème d'Aristote en l'honneur d'Hermias, tyran d'Apamée (cité par Diogène Laërce, V, 7-8 ; Athénée, XV 796

B-D, et Didyme d'Alexandrie, in *Demosthenem*), en montrant l'influence d'Ariphon (poème à Hygie *PMG* 813) et en établissant l'apparat critique ; le même jour, Cécile Durvy, élève de l'EFA, a examiné le culte d'Aphrodite à Délos, culte privé et culte public à l'époque hellénistique, d'après les témoignages littéraires et une inscription de 156 avant J.-C., pendant la période athénienne, un inventaire (*ID* 1417 A II, l. 1-21) : il a existé un sanctuaire d'Aphrodite dans le *hieron* d'Apollon et un autre, privé, ainsi que des *Aphrodisia*. Lors de la séance de rentrée, le 9 janvier 2006, Pierre Maraval a montré éloquemment l'intérêt de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, au v^e siècle, qui manifeste la continuité plutôt que la nouveauté du genre littéraire constitué par l'histoire ecclésiastique, bien qu'il s'en distingue. M^{me} Antje Kolde, elle aussi couronnée d'un prix l'an passé, nous parla d'Isyllos d'Épidaure, auteur qu'elle a pu situer à la fin du iv^e – début du iii^e siècle et dont elle a pu préciser le message politique surtout implicite. En février, Annie Bélis nous a soumis une énigme et proposé la solution pour comprendre une inscription où on lit : NETENAIENETE-NETO, où l'instrument réclame de l'aulète un mode différent de la pyrrhique (αἰτῶ νήτην, une note très aiguë). Sophie Gotteland nous a montré les portraits croisés d'Eschine et de Démosthène, l'un sirène, l'autre enchanteur. En mars, Pascal Payen a étudié la manière dont Charles Rollin (1661-1741), dans son *Histoire ancienne des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs*, en treize volumes, avait lu Thucydide, tandis qu'Anne-Emmanuelle Veisse étudiait les problèmes liés à l'identité dans l'Égypte ptolémaïque. La dernière séance de communications a pu avoir lieu en mai, avec pour orateurs Marie Cronier, ATER à la IV^e section de l'EPHE, et Alexandru Avram. La première a présenté un manuscrit méconnu de *De materia medica* de Dioscoride, dont les figures et le texte concourent tous deux à dresser le stemma de ce texte ; A. Avram, parlant en son nom et au nom de Costel Chiriac, a étudié savamment les huit tablettes de malédiction trouvées à Istros. Comme je le disais, c'est un beau voyage en divers lieux, à différentes époques, que nous avons accompli grâce au talent des conférenciers.

La *Revue des Études Grecques* a pu paraître à nouveau cette année, après les problèmes récents, avec le deuxième volume de 2005 et nous devons en exprimer notre reconnaissance aux deux directeurs Jacques Jouanna et Olivier Picard, qui ont bénéficié de l'aide de Véronique Boudon-Millot et d'Alessia Guardasole.

Quant à nos études, je suis – effet de l'âge ? – de plus en plus pessimiste, lucidement je crois. Nous avons signé une lettre adressée au Président de la République, protestant avec d'autres associations (dont l'APLAES, initiatrice) contre la forte diminution du nombre de postes mis aux concours de recrutement. Je ne vous ai pas lu la réponse que nous avons reçue d'un conseiller de la Présidence, qui nous a assuré en substance que, mathématiquement parlant, nous étions favorisés. Le grec se porte mal, la grammaire encore plus mal, et si j'ai conscience d'en savoir en la matière beaucoup moins que nos maîtres, je crains fort que nos successeurs n'en sachent encore bien moins, au point que la connaissance du grec risque de n'être plus considérée que comme une curiosité pour quelques... *happy few* un peu fous. Et ce sentiment suscite beaucoup d'angoisse.

Tel est le dernier message que je voulais délivrer avant de confier le navire aux mains expertes de votre nouveau capitaine, Catherine Dobias, et je sais qu'avec elle, nous serons tous bien présidés, avec l'aide efficace et indispensable de Valérie Fromentin qui veille toujours au grain. À tous, merci encore.